# Les monstres de la nuit

# Préface

1



Bonsoir.

Il faut que je me présente, parce que je serai là pendant toute l'histoire, et que ce serait impoli de rester dans un coin sans rien dire.

Je m'appelle Gaspard. Je suis un chat du vent.

Un chat du vent, c'est un chat qui sait se défaire en brise quand ça l'arrange, et qui entre dans les chambres par le bas du rideau, sans bruit, comme les chats bien élevés.

Je suis gris la nuit et roux le jour. J'ai les yeux jaune-vert, ce qui provoque parfois des malentendus dont je préfère ne pas parler tout de suite. Je ne mange pas de croquettes : j'aime les glands, les feuilles mortes et les histoires à raconter.

Les grandes personnes ne me voient pas. Les enfants, eux, me voient très bien. C'est pour eux que je viens.

Je vais un peu partout, parce que le vent sait entrer là où il veut aller. Je passe au-dessus des toits, je m'arrête aux fenêtres encore éclairées, et quand une chambre a besoin d'un chat, j'entre.

Dans presque toutes, il y a quelque chose qui attend le soir pour faire peur. Les lvres que tu vas lire sont les nuits que j'ai passées à regarder ce que c'était vraiment.

Celui-ci raconte huit nuits, chez mon amie Anna. Son cousin Mathis venait dormir dans sa chambre pour la semaine. Il avait quatre ans et demi, un hibou en tissu, et très peur du noir.

Moi, j'avais des idées.

Je dois t'avertir tout de suite : mes idées ne sont pas toujours bonnes. Ce sont même, la plupart du temps, de belles catastrophes, et tu riras sans doute de ma maladresse plus d'une fois. Je te le pardonne d'avance. Celle qui a fini par marcher, cette semaine-là, n'était pas la mienne.

Prends ta lampe, si tu en as une, nous allons explorer les ombres aujourd'hui !

Gaspard

# L'arrivée de Mathis

2

Le premier jour des vacances de la Toussaint, Anna avait collé son front à la vitre de sa chambre, si longtemps qu'il y restait un petit rond de buée chaque fois qu'elle reculait.

Elle attendait son cousin Mathis.

Sa maman le lui avait annoncé la veille, en pliant le linge : « Mathis vient dormir à la maison quelques jours. Il partagera ta chambre si tu es d'accord ».

Anna avait dit oui tout de suite, puis avait passé la soirée à pousser son bureau pour faire de la place et à déplacer ses livres pour que son cousin puisse y mettre les siens s'il le voulait.

Mathis habitait loin, dans une autre ville, de l'autre côté d'une autoroute, d'un fleuve et de trois péages. Anna ne le voyait pas souvent.

La dernière fois qu'il était venu, il avait deux ans, et elle se souvenait surtout d'un bébé qui dormait beaucoup, dans un couffin posé au milieu du salon.

Un petit garçon de deux ans, ce n'est pas très amusant, mais depuis, il avait eu le temps de grandir. Anna comptait sur ses doigts : il avait quatre ans à présent.

Lorsqu'une petite voiture rouge s'arrêta devant la maison, elle reconnut tante Lucie avant même que la portière ne s'ouvre, à sa façon de chercher quelque chose dans le vide-poches pendant très longtemps.

Puis, elle la vit descendre très lentement, une main posée sur son ventre tout rond.

Anna savait qu'un autre cousin allait bientôt arriver, mais c'était la première fois qu'elle voyait sa tante avec ce gros ventre, et elle resta un instant la bouche ouverte, à se demander comment elle arrivait à marcher.

Oncle Thomas fit le tour de la voiture et sortit du coffre une valise, un sac, un oreiller, un second sac, puis une liste qu'il consulta en fronçant les sourcils.

Mathis sortit en dernier.



Ses cheveux étaient devenus si blonds qu'ils paraissaient presque blancs, et une petite mèche se dressait tout en haut de sa tête, comme une antenne. Il serrait contre lui Pilou, son hibou en tissu.

Anna connaissait déjà Pilou, mais nota qu'il avait un peu vieilli : il avait maintenant une aile plus plate que l'autre et une oreille recousue en fil bleu. Cependant, il regardait toujours le monde avec les mêmes yeux ronds, avec l'air d'être toujours surpris.

Mathis, lui, regardait la maison comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

Dans l'entrée, les grandes personnes parlèrent à voix basse, comme elles le font toujours quand elles croient que les enfants n'écoutent pas.

- Le bébé va arriver un peu en avance, disait tante Lucie à la maman d'Anna. Le docteur préfère nous garder à l'hôpital à partir de demain. Merci de prendre Mathis cette semaine… Il est très content de venir.

Anna regarda Mathis. Il n'avait pas l'air très content. Il regardait les ombres du couloir avec un air inquiet.

Alors, elle lui prit la main, et la visite commença.

Elle lui montra le jardin, où le vieux tilleul perdait ses dernières feuilles ; le grenier, où l'on n'avait pas le droit d'aller mais que l'on pouvait regarder depuis l'échelle ; et même la cuisine, en lui chuchotant à l'oreille que c'était l'endroit préféré de sa maman pour chanter faux le matin, quand elle croyait que personne ne l'entendait.

Mathis mit la main devant sa bouche pour rire, et Anna sut qu'ils allaient bien s'entendre.

Dans sa chambre, elle lui montra ses trésors du rebord de la fenêtre : la craie de Zoé, le bracelet de Lina et la petite plume sombre.

- Je peux toucher ? demanda-t-il timidement.

- Oui, si tu fais attention.

Mathis toucha tout avec un seul doigt, l'index, très lentement, comme on touche un animal endormi. Puis, il remit sa main dans la poche de son manteau, qu'il n'avait pas encore enlevé.

Ils jouèrent tout l'après-midi, pendant que les adultes buvaient du thé dans le salon. Tante Lucie avait l'air très fatiguée et très heureuse en même temps.

Oncle Thomas était heureux aussi, mais d'une manière inquiète. Il tapotait ses poches toutes les deux minutes, et tante Lucie racontait en riant qu'il y avait tant de listes dedans, des choses à prévoir, des choses à ne pas oublier, des listes de listes, qu'il faisait un bruit de papier quand il marchait.

Quand la voiture rouge repartit, Mathis lui fit un signe de la main par la fenêtre, avec l'air triste.

Le soir venu, la maman d'Anna installa un matelas au pied du lit. Elle posa les vêtements de Mathis pour le lendemain sur la chaise du bureau. Il y avait son pull, son pantalon et son bonnet à pompon, bien pliés et empilés, pour que tout soit prêt.

Elle embrassa ensuite les deux enfants, éteignit la grande lumière et laissa la petite lampe allumée, celle qui fait une lumière couleur de miel.

- Bonne nuit, mes chéris. Je suis juste à côté.

La porte se referma. La maison fit ses bruits de maison qui s'endort : un robinet, un pas dans l'escalier et le ronron du frigo en bas.

Mathis ne disait rien. Anna crut qu'il dormait déjà, mais entendit finalement sa voix, toute petite, qui tremblait un peu.



- Il faut allumer la lumière.

- La petite lampe reste allumée toute la nuit, répondit Anna. C'est comme ça, chez moi.

- Non. Il faut allumer la GRANDE. Sinon, ils vont revenir.

Anna se redressa sur un coude.

- Qui ça, « ils » ?

Mathis ne répondit pas tout de suite. Il regardait quelque part dans la chambre, et Anna vit sa main se refermer sur Pilou. Puis, il tendit le doigt vers le coin, près du bureau.

- Lui.

Sur la chaise, dans la lumière couleur de miel, quelque chose était accroupi.

Quelque chose de bizarre, avec des bosses partout, des épaules rondes, pas de cou, et une petite tête tout en haut, penchée, comme si elle écoutait.

- Il attend que je dorme, chuchota Mathis. Après, il viendra me manger.

Anna regarda.

C'était étrange. Elle savait parfaitement ce que c'était : les vêtements de Mathis, pliés sur la chaise par sa propre maman ; elle l'avait vue faire. Elle le savait avec sa tête, mais ses yeux, eux, n'étaient pas au courant.

Ils voyaient une masse d'ombre qui attendait, patiente, et plus elle la fixait, plus la petite tête semblait se pencher vers eux.

Elle sentit un frisson lui descendre le long du dos, et elle fut très fâchée contre elle-même, parce qu'elle était la grande, après tout, et que c'était à elle de rassurer le petit.

- C'est… commença-t-elle.

Mais la porte s'ouvrit, et le papa d'Anna passa la tête, alerté par les voix.

- Tout va bien, les enfants ?

- Il y a un monstre sur la chaise, dit Mathis. Il veut me manger.

Le papa d'Anna regarda la chaise. Il regarda les vêtements et fit un sourire. Celui, gentil et fatigué, des papas quand il est tard.

- Il n'y a pas de monstres, mon grand. C'est juste tes vêtements et ton imagination. Allez, au dodo, il est tard.

Anna entendit Mathis pleurer, sans bruit. Il serrait Pilou si fort que le hibou en avait la tête de travers.

- Il dit ça, murmura Mathis, mais le monstre, il est toujours là. Je le vois, moi.

Anna ne savait pas quoi répondre. Ce qui était embêtant, c'est qu'elle le voyait aussi.

C'est alors que le bas du rideau se souleva.

Gaspard entra dans la chambre, un gland coincé entre les dents. Il traversa la pièce d'un pas de chat très digne, sauta sur le bureau et déposa le gland devant Anna avec la fierté d'un explorateur qui rapporte une île.





- Je t’ai apporté un gland, annonça-t-il. Il a un petit chapeau.

- Un chat ! s’écria Mathis.

Gaspard se figea, une patte en l’air.

- Tu le vois ? demanda Anna, stupéfaite.

- Ben oui, renifla Mathis en s’essuyant le nez. Il est tout gris et il parle. Comment il est entré ?

Gaspard et Anna se regardèrent.

- Les très petits enfants voient tout, dit le chat.

- Je ne suis pas très petit, corrigea Mathis : j'ai quatre ans et demi.

Alors, Anna expliqua, en chuchotant pour que ses parents ne l'entendent pas : Gaspard était le chat du vent. Il venait la voir le soir, par le bas du rideau. Il avait de drôles d’idées et les grandes personnes ne le voyaient pas.

- ça m'arrange bien, dit Gaspard, parce qu'ils voudraient sans doute me donner des croquettes, alors que je n'aime que les glands, les feuilles et les histoires à raconter.

Mathis écouta tout cela sans paraître surpris le moins du monde, comme si un chat du vent était aussi normal que tout ce qu'il avait déjà vécu aujourd'hui.

Il se mit cependant à réfléchir, et pointa la chaise.

- Tu peux le chasser, le monstre ?

Gaspard tourna la tête. Il regarda la chose à bosses. Ses poils se hérissèrent un tout petit peu le long de son dos.

- J’ai une idée, dit-il.

- Gaspard… commença Anna.

Mais c'était trop tard : il était déjà devenu une petite brise grise qui tournait sur elle-même, puis un vent, puis une bourrasque qui faisait claquer les pages du cahier d’Anna. Il fonça alors sur la chaise et souffla de toutes ses forces.

Le pull s’envola. Le pantalon s’envola, une jambe en avant, comme s’il courait. Le bonnet à pompon fit trois tours dans les airs, hésita au-dessus du lit, et atterrit pile sur la tête de Mathis, qui ne vit plus rien du tout.

- IL M’ATTAQUE ! cria-t-il.

Pilou vola à l’autre bout de la chambre.

La porte s’ouvrit à la volée, et la grande lumière s’alluma.

La maman d’Anna découvrit un pull et un pantalon par terre, un bonnet sur son neveu, un hibou dans un coin, et une chaise toute nue au milieu.

Gaspard, redevenu un chat, s'était faufilé sous le lit.

- Mais que s’est-il passé ici ? demanda-t-elle. Une tornade ?

- Presque, dit Anna.

La maman ne posa pas d’autre question. Elle ramassa Pilou, l’épousseta, le rendit à Mathis, et s’assit sur le matelas, à côté de lui.

- Tu as eu peur de quelque chose ?

Mathis hocha la tête sous son bonnet. Elle le lui retira doucement. Ses cheveux se dressèrent tout droits d’électricité, antenne comprise.

- Il y avait un monstre à bosses, dit-il. Il attend dans le noir qu'on s'endorme.

La maman d'Anna ne répondit pas « il n'y a pas de monstres ». Elle attendit simplement un peu, puis dit doucement :

- Montre-moi où.

Mathis montra la chaise. Sa tante se leva, ramassa ses affaires et les reposa sur la chaise exactement comme avant, le bonnet en dernier, pompon en l'air. Puis, elle retourna vers la porte et posa le doigt sur l'interrupteur.

- Regarde bien. Ne me regarde pas, moi : regarde la chaise.

*Clic*.

Les bosses revinrent. Les épaules rondes, le dos courbé, la petite tête pointue. Mathis eut de nouveau très peur.

*Clic.*

Une chaise. Un pull vert. Un pantalon. Un bonnet à pompon.

*Clic*. Les bosses.

*Clic*. La chaise.

Elle le fit cinq fois. À la quatrième, Mathis n'avait plus peur. À la cinquième, il penchait la tête de côté, comme pour voir le moment exact où la chaise se changeait en monstre.

- C'est la chaise qui se déguise ? demanda-t-il.

- C'est la nuit qui déguise les choses, répondit la maman en revenant s'asseoir. Dans le noir, on ne voit plus les couleurs, ni les détails, ni les bords. Alors, notre tête complète ce qui manque. Elle invente. Et quand on est un peu inquiet, elle invente des monstres plutôt que des gâteaux.

Mathis y réfléchit sérieusement.

- Je préfère les gâteaux.

- Moi aussi, dit-elle en souriant. Tu veux qu'on range tes habits dans le tiroir, pour ce soir ?

Il regarda la chaise longtemps. Anna crut qu'il allait dire oui.

- Non, dit-il enfin. Je veux le regarder encore.

Quand la porte se fut refermée, Gaspard sortit de sous le lit en rampant. Il avait une chaussette accrochée à l'oreille.

- Mon idée n'était pas très bonne, admit-il.

Mathis le regarda et eut un tout petit rire, à peine un souffle.

- T'as une chaussette sur l'oreille.

- C'est voulu, dit Gaspard d'un air digne. C'est très distingué. Tous les chats du vent en portent une, en automne.

Anna s'assit en tailleur sur son lit. Elle avait retrouvé sa voix de grande cousine.



- J’ai une idée, moi aussi. Une vraie, précisa-t-elle en regardant Gaspard. On va faire le tour des ombres.

- C’est quoi ?

- Avant de dormir, on montre chaque ombre de la chambre, une par une, et on dit ce que c’est en vrai. Comme ça, on sait que ce ne sont pas des monstres.

Mathis tendit le doigt vers une grande forme carrée.

- Ça ?

- C'est mon bureau.

- Et ça ?

- C'est mon cartable. Il est plein, c’est pour ça qu’il est gros.

- Et ça ?

Il montrait la chaise. Il attendit qu’Anna réponde. Elle ne dit rien. Alors, il répondit lui-même, tout bas, en articulant bien :

- La chose à bosses. Mais en vrai… c’est la chaise avec mon pull.

Il se recoucha, Pilou contre sa joue, le bonnet posé à côté de lui, au cas où.

- Tu restes avec nous, le chat ?

- Je m’appelle Gaspard. Et oui, je reste. La chaussette et moi allons surveiller les ombres cette nuit.

Mathis s’endormit, mais le visage tourné vers la chaise, comme pour vérifier qu’elle ne profiterait pas de son sommeil pour venir le manger.

Dans la chambre, il n’y eut plus que la respiration d’un petit garçon, le ronron très léger d’un chat de vent, et la lumière couleur de miel.



- Il a encore un peu peur, chuchota Gaspard.

- Oui, dit Anna.

Elle regarda la chaise, elle aussi, un long moment.

Les bosses étaient toujours là. Elle savait que c’était un pull ; et pourtant, elles étaient là.

Elle se dit que c’était peut-être ça, devenir grande : voir le monstre, mais savoir quand même ce que c'est vraiment.

- Il a choisi de ne pas mettre ses affaires dans le tiroir, ajouta-t-elle. Il est très courageux.

- Oui, répondit Gaspard. Je vais rester près de la chaise cette nuit. Comme ça, s'il se réveille, il verra que je monte la garde.

Anna sourit, et s'endormit à son tour sans même s'en rendre compte.

Cette nuit, la chaise était bien gardée : un chat du vent et sa chaussette ne la quitteraient pas des yeux.

Anna savait, cependant, qu'au bout de quelques minutes, Gaspard la surveillerait surtout depuis l'intérieur de ses paupières.